

CHAPITRE 8

Peut-on vivre en société sans violence physique ?

« Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, ceci est à moi, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile* »

Jean-Jacques ROUSSEAU.

Introduction: À lire par tous

L'objectif principal des chapitres précédents était de décrire les résultats des recherches qui montrent que l'on peut prévenir les problèmes de violence chronique si l'on intervient tôt auprès des individus à risque. Nous avons vu que :

- les problèmes d'agression chronique débutent tôt,
- d'importants facteurs de risque sont bien connus dès la grossesse,
- des interventions intensives au début de la vie ont des effets bénéfiques à long terme.

Nous étions donc centrés sur les cas chroniques, c'est-à-dire les enfants qui suivent une trajectoire d'agressions physiques fréquentes de la petite enfance à l'adolescence. L'objectif principal de ce dernier chapitre est très différent. Nous nous centrons maintenant sur la majorité des enfants. Ceux qui n'ont pas de problèmes chroniques d'agression physique. Nous décrivons quelques-uns des mécanismes qui semblent contribuer au fait

* Rousseau J.-J., *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Genève, Du Peyrou/Moultou (1780-1789) Quarto Édition, 1755. <http://gallanar.net/rousseau/inegalit.htm>.

que la très grande majorité des humains apprennent à ne pas agresser physiquement. Puis nous tenterons de répondre à la question suivante : si les enfants apprennent à ne pas agresser plutôt que l'inverse, quelles leçons devons-nous tirer pour l'éducation de l'ensemble des enfants, pour les interactions entre les individus et pour les interactions entre les groupes dans nos sociétés modernes ? Peut-on espérer qu'un jour les enfants vont apprendre à ne pas utiliser la violence physique au point que nous vivrons dans un monde sans violence ? Nous commencerons par résumer la différence entre le développement normal et le développement pathologique de l'agression physique. Nous examinerons différents mécanismes apparemment impliqués dans l'apprentissage d'alternatives à l'agression physique à la petite enfance. Puis nous examinerons spécifiquement les différences entre les sexes pour ces apprentissages. Finalement nous discuterons de l'éradication de la violence physique chez les humains qui ont bien appris à utiliser des alternatives à l'agression physique.

À lire et résumer par l'équipier A

Les développements normal et pathologique

« Sans les concepts de normal et de pathologique la pensée et l'activité du médecin sont incompréhensibles. »

Georges CANGUILHEM ([230] p. 194).

Que conclure de la variété des trajectoires d'agression physique ?

Les trajectoires d'agression physique qui ont été mises en évidence par les études longitudinales dans plusieurs pays peuvent être résumées par la Figure 38 ci-dessous.

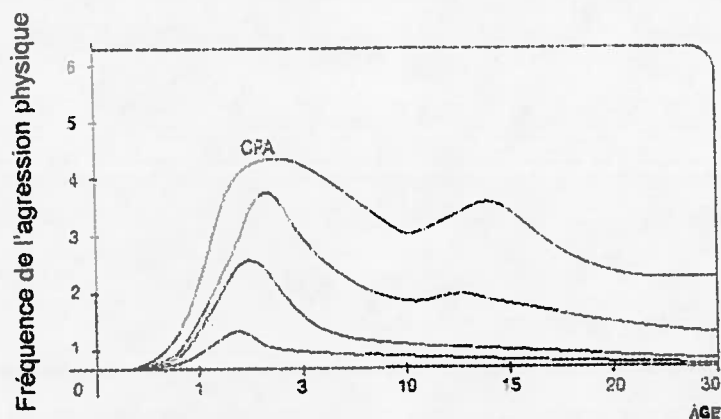


Figure 38. Courbes âge-agression physique

On peut tirer quatre grandes conclusions de ces trajectoires.

1. L'agression physique est un comportement naturel des humains au début de la vie.

2. Entre la petite enfance et l'âge adulte la fréquence de l'agression physique diminue chez les humains.

3. À tous les âges, on observe entre les individus des différences importantes de fréquence du recours à l'agression physique. Ces différences sont plus importantes à la petite enfance et à l'adolescence, et moins importantes à l'âge adulte.

4. La fréquence du recours à l'agression physique est à un niveau moyen-faible pour la majorité et à des niveaux élevés ou faibles pour des minorités.

Nous avons vu également dans le premier chapitre que la fréquence des homicides et des punitions physiques au cours des derniers siècles suggère une cinquième conclusion concernant les trajectoires de développement des agressions physiques.

5. La fréquence moyenne des agressions physiques varie selon les cultures qui, elles-mêmes, varient selon les âges.

La nature semble donc avoir bien fait les choses. Pour une espèce qui devait utiliser l'agression physique afin de se nourrir et se défendre, il était avantageux que ce comportement n'ait pas à être appris. De fait, la réaction de colère devant la frustra-

tion est observable dès le début de la vie, et les gestes d'agression physique suivent dès que le contrôle moteur le permet. Les philosophes de l'Antiquité, comme les entraîneurs sportifs modernes, ont compris que la colère est le mécanisme qui permet de mobiliser son énergie pour atteindre ses objectifs. Le défi est de contrôler cette énergie. Comme saint Augustin, on peut en conclure qu'il est heureux pour ceux qui nous entourent que notre capacité de contrôle soit à son minimum quand nos membres sont le plus faibles et au maximum quand ils sont le plus puissants. Le contraire poserait un sacré défi pour la vie en société ! Imaginez la foire dans les lieux publics bondés de monde comme le métro aux heures de pointe si les adultes couraient, criaient et se bouscuaient comme le font des enfants de 3 ans. Imaginez aussi les débats à l'Assemblée nationale si les députés et les ministres faisaient des crises de colères et commettaient des agressions physiques aussi souvent que les enfants de 3 ans. La maturation du système nerveux et les réactions de l'environnement permettront au jeune loup de devenir un chef de meute rassurant parce qu'il semble bien en contrôle tout en étant capable de gagner les combats les plus difficiles.

L'analyse des trajectoires de développement montre que deux minorités dévient de la trajectoire « normale » qui va de l'agression relativement fréquente à l'agression peu fréquente.

La première minorité est celle qui utilise très peu fréquemment l'agression physique du début à la fin. On sait peu de choses sur le devenir à long terme de ces individus, sauf qu'ils semblent se développer très normalement. Tout au moins, ils sont les moins à risque de délinquance et d'échec scolaire. En revanche, on ne sait pas encore très bien ce qu'ils deviendront à l'âge adulte puisqu'ils n'ont pas encore atteint cet âge. Pourquoi ce faible niveau d'agression physique dès le début de la vie ? Il est possible que ce soient des individus qui héritent d'un tempérament plutôt passif, mais on peut également imaginer des individus qui apprennent dès les premiers mois de la vie à bien contrôler leur colère. Nous avons besoin d'au moins deux types d'études pour mieux comprendre si ces individus sont hypernormaux ou s'ils souffrent d'un déficit. Il nous faut :

✕ a) un suivi intensif pendant les premières années de la vie pour comprendre leur capacité de colère au début de la vie et leur apprentissage du contrôle de soi ;

b) un suivi à long terme pour voir s'ils arrivent à se mobiliser adéquatement dans les circonstances qui nécessitent un comportement agressif ou simplement l'affirmation de soi.

S'il s'agit d'un apprentissage précoce du contrôle de soi grâce à l'environnement et que ce contrôle leur permet de toujours bien tirer leur épingle du jeu dans des situations de conflits, on pourra conclure que ce sont des hypernormaux qu'il faut mieux comprendre pour aider plus d'enfants à se développer comme eux.

✕ *Le second groupe* qui dévie de la trajectoire « normale » regroupe les individus qui utilisent très fréquemment l'agression physique de la petite enfance à l'adolescence. Il a fait l'objet des 7 chapitres précédents. Ce sont les jeunes qui n'arrivent pas à réduire leur fréquence d'agression physique même après avoir atteint un niveau de dangerosité maximal à cause de leur maturité physique. Il semble donc justifié de leur offrir de l'aide le plus tôt possible dans leur développement (voir chapitre 7 pour des exemples d'interventions efficaces auprès de ces enfants à haut risque de cette agression chronique).

La généralité de la forme des courbes de comportements disruptifs

Pour mieux comprendre les différences entre les développements normal et pathologique, il me semble utile ici d'attirer l'attention sur un phénomène qui est possiblement une règle générale du développement des comportements sociaux, et peut-être de plusieurs autres formes de comportement. Il s'agit de la forme de la courbe (cloche) de la fréquence des agressions physiques à la petite enfance que l'on observe à la Figure 38 ci-dessus.

Pour la plus grande majorité des enfants, la fréquence des agressions physiques augmente pendant la deuxième année de vie pour atteindre un sommet entre 24 et 48 mois et diminuer

par la suite. C'est la même forme de courbe que la courbe âge-crime de Quetelet que nous avons présentée au chapitre 2 (Figure 5). On voit également cette courbe pour la fréquence des agressions durant l'adolescence sur la Figure 38 ci-dessus, particulièrement pour ceux qui sont sur la trajectoire chronique. On l'a vu également pour les courbes de la fréquence des crises de colères au chapitre 4. Mais je suis particulièrement intrigué par la ressemblance de ces courbes avec la courbe de la fréquence des pleurs entre la naissance et 5 mois mise en évidence par mon collègue, le pédiatre Ronald G. Barr, suite aux observations d'enfants en Amérique du Nord et dans la tribu !Kung en Afrique [231, 232].

Les pleurs, les crises de colère et les agressions physiques apparaissent au début de la vie et sont disruptifs pour l'entourage. Je présume qu'on obtiendrait la même forme de courbe pour la fréquence des déplacements au pas de course entre le début de la marche et l'adolescence. Les parents n'apprennent pas aux enfants à courir, ils tentent plutôt de leur apprendre à marcher sans courir. De la même façon, les parents n'ont pas besoin d'apprendre aux enfants à pleurer, à faire des crises de colère, ni à agresser. Tout se passe comme si les enfants utilisaient ces nouveaux comportements de plus en plus souvent pour le plaisir de les exercer jusqu'à ce qu'ils les maîtrisent bien, puis la fréquence diminue pour s'ajuster aux besoins. Les différents niveaux des trajectoires sur la Figure 38 suggèrent cependant que, même si la forme de la courbe est la même, la fréquence maximale atteinte varie énormément entre les enfants.

Jusqu'à quel point cette fréquence maximale d'utilisation d'un comportement disruptif est-elle dépendante de la réaction des personnes qui vivent avec l'enfant ? Une comparaison de mères anglaises et danoises a montré que les premières portent moins leurs enfants et ont des enfants qui pleurent plus souvent [233]. Les études expérimentales qui demandent aux parents de porter plus fréquemment leurs enfants montrent que la fréquence des pleurs tend à diminuer mais que la forme de la courbe demeure pour les enfants qui n'ont pas de problèmes de colique, c'est-à-dire la majorité. Le fait de porter plus souvent les enfants qui ont des coliques ne semble pas avoir d'impact

significatif sur la fréquence de leurs pleurs [234, 233, 232]. À mon avis, ces observations suggèrent qu'on ne peut s'attendre à faire disparaître complètement les comportements disruptifs des enfants « normaux ». Il serait peut-être même néfaste de le faire.

Les enfants ont besoin d'exercer ces comportements qui leur sont occasionnellement utiles au moment où ils apparaissent, et qui leur seront possiblement utiles encore dans le futur selon le type d'environnement dans lequel ils vivront. Certains vont spontanément utiliser ces comportements disruptifs plus que d'autres pour différentes raisons. L'environnement peut sensiblement atténuer ou augmenter le niveau maximal atteint selon qu'il répond ou ne répond pas bien aux besoins de l'enfant. Cependant, ces comportements apparaîtront chez tous les enfants et, dans les cas de problèmes chroniques, il faut des interventions intensives pour changer la trajectoire de développement et prévenir les conséquences néfastes à long terme.

À lire et résumer par l'équipier B

Les mécanismes d'apprentissage d'alternatives à l'agression physique

Le développement du langage, la douleur, les parents et les autres

Depuis qu'on mesure les différences cognitives entre les adolescents délinquants et les autres, on sait que les délinquants ont un niveau de développement de l'intelligence verbale plus faible que les autres [235, 236, 172, 174]. Avec 500 paires de jumeaux, nous avons montré que cette différence est présente dès l'âge de 18 mois : c'est-à-dire que plus les enfants ont un niveau avancé de langage à 18 mois, moins ils ont tendance à utiliser l'agression physique [162]. Nous avons également vu au chapitre 5 qu'une étude longitudinale suédoise a établi que la maîtrise du langage à la petite enfance est inversement proportionnelle à la fréquence des délits inscrits au casier judiciaire à

l'âge adulte [129]. Ce lien ne veut pas nécessairement dire que c'est le développement du langage qui « cause » la diminution de l'agression physique. À titre d'exemple, il est possible que le développement neurologique qui favorise l'apprentissage du langage favorise aussi l'apprentissage du contrôle de soi et, donc, l'inhibition d'agressions physiques. Toutefois, les deux processus peuvent aller de pair, [la maturation du système nerveux faciliterait le contrôle de soi tandis que le développement du langage permettrait une communication des désirs, des attentes et des frustrations qui peuvent aider à désamorcer les conflits.] Lorsque deux enfants du même âge veulent le même objet en même temps, ils peuvent utiliser la force physique pour décider qui va l'emporter ou ils peuvent négocier. [Le langage permet la négociation qui permet d'éviter l'agression physique.] Si les deux enfants respectent la règle de la négociation, c'est le plus habile négociateur qui aura le dessus. Si l'un des deux ne respecte pas cette règle de négociation, c'est celui qui aura la plus grande force physique qui l'emportera. Ceux qui ne sont pas physiquement les plus forts ont donc avantage à apprendre à négocier et à imposer cette règle. Quelques études ont montré que les individus les plus « costauds » sont plus susceptibles d'agresser physiquement [237, 238, 239].

Pourquoi, alors, la règle de la négociation finit-elle par s'imposer la majorité du temps ? Parce que le coût de l'agression physique est élevé. Même le plus fort peut se faire blesser et donc ressentir la douleur physique que nous essayons tous d'éviter. Si nous ne ressentions pas de douleur lors d'une agression physique, ou si nous n'en avions aucun souvenir, il serait plus difficile pour nous d'apprendre des alternatives à l'agression physique. C'est d'ailleurs ce mécanisme très primitif de retrait devant une agression que le psychanalyste Eric Kandel a utilisé pour étudier les mécanismes de la mémoire chez le gros mollusque *Aplysia* [1].

Ainsi, il y a probablement [plusieurs « causes » simultanées à la réduction de la fréquence des agressions physiques au cours du développement à la petite enfance : maturation du système nerveux, développement du langage, douleur provoquée par l'agression elle-même et la réponse de l'adversaire.] Il ne faut pas

oublier la réaction des adultes qui (utilisent une variété de moyens de dissuasion allant de la punition physique au raisonnement abstrait, en passant par les arguments sentimentaux et moraux.) Les programmes de soutien aux parents et aux enseignants que j'ai décrits au chapitre 7 visent spécifiquement l'apprentissage des techniques les plus efficaces pour aider les agresseurs chroniques à mieux contrôler leurs émotions, à utiliser des stratégies de négociation et des stratégies d'évitement des conflits [220, 240].

Le développement des fonctions exécutives

Tous ces apprentissages reposent évidemment sur la capacité qu'ont les enfants d'apprendre, donc sur leur fonctionnement cognitif. Mon collègue Jean Séguin, du département de psychiatrie à l'Université de Montréal, étudie depuis plusieurs années le fonctionnement cognitif des garçons en comparant ceux qui n'ont pas de problèmes d'agression chronique à ceux qui en ont. Avec les garçons de l'étude de Montréal (voir chapitres 3, 5 et 6), il a montré que ceux présentant une trajectoire d'agression chronique avaient d'importants déficits du fonctionnement cognitif [174, 241]. C'est particulièrement vrai au niveau des « fonctions exécutives », c'est-à-dire des fonctions cognitives qui servent à gérer notre comportement lorsque nous rencontrons un problème. Ce sont les lobes frontaux de notre cerveau qui semblent particulièrement sollicités dans l'exercice des fonctions exécutives (voir le cas d'Elliot et le cas célèbre de Phinias Gage) [242]. (Les enfants qui ont des fonctions exécutives défaillantes n'arrivent donc pas bien à cerner les différents aspects du problème, à identifier le but qu'ils poursuivent, les obstacles qui se dressent, à reformuler leur but devant ces obstacles et à tenir compte de leur propre comportement) [71]. Or ces habiletés sont particulièrement importantes dans des situations de conflit comme dans une compétition pour un objet fortement désiré, ou lorsqu'on se sent attaqué ou rejeté.

Néanmoins, les délinquants n'ont pas tous des déficits des fonctions exécutives. (Ce sont plus spécifiquement les délinquants

violents qui ont ce type de déficit cognitif [139]. Les adolescents et jeunes adultes qui admettent être des voleurs chroniques et qui utilisent rarement l'agression physique ont de très bonnes fonctions exécutives, alors que ceux qui admettent utiliser la violence physique fréquemment et qui volent peu fréquemment ont de très mauvaises fonctions exécutives. Ces derniers ont tendance à exploser dans les situations complexes qu'ils ne peuvent résoudre.

Ces études sur les mécanismes neurocognitifs qui sous-tendent les problèmes de comportement montrent qu'il faut éviter les termes généraux comme « délinquant », « problèmes de comportement » ou « trouble des conduites ». Un jeune violent n'a pas le même genre de problème qu'un jeune voleur. C'est d'ailleurs pour cette raison que, dans ce livre, je me suis concentré sur les problèmes d'agression physique. Tous ces travaux sur le langage et les fonctions exécutives démontrent que l'apprentissage d'alternatives à l'agression physique pendant la petite enfance est facilité par un cerveau qui fonctionne bien, un cerveau qui est capable d'apprendre de ses expériences sociales, particulièrement dans les situations de conflit.

Éloge de la violence fictive

LES JEUX DE COMBAT DES PETITS

Nous avons tous vu de jeunes chats ou de jeunes chiens jouer à s'agresser. Ces comportements ont fait l'objet de nombreuses études par les éthologistes. Les petits des oiseaux, des souris, des rats, des dauphins, des éléphants et de nombreux autres animaux adorent jouer à s'agresser [243-245]. L'animal humain ne fait pas exception. Il arrive souvent, quand je parle des agressions des jeunes enfants, qu'on me fasse l'objection suivante : les enfants n'agressent pas vraiment, ils jouent à agresser, ils ne font qu'explorer la portée de ces gestes d'agression... Les observations des interactions entre de jeunes enfants qui ont des relations amicales montrent en effet qu'ils s'amuse souvent à faire comme s'ils s'agressaient [245]. Quelle est donc

la différence entre les jeux d'agression et les agressions réelles chez les jeunes enfants ? Dans une situation de jeu, on entend les enfants rire, ils ont du plaisir, ils se courent après, se bousculent, se lancent par terre les uns sur les autres, se relèvent et se relancent par terre. Dans une situation d'agression physique, on entend les enfants pleurer, et souvent crier de rage et de douleur, les attaques et les coups visent à faire mal plutôt qu'à se donner du plaisir.

Les mères et les éducatrices de jeunes enfants tentent souvent d'arrêter les jeux d'agression parce qu'ils causent beaucoup de turbulences (rires incontrôlés, cris ludiques, courses effrénées) et occasionnellement des pleurs. La cause de ces pleurs est généralement un accident : un enfant peut s'être frappé sur un meuble en courant ou peut s'être fait pousser un peu trop fort par l'ami. Dans les deux cas, la réaction de l'ami est généralement de tenter de reconforter le blessé. Si le blessé accuse l'ami de ne pas avoir fait attention, il s'ensuivra probablement une négociation des intentions, suivie d'une négociation des règles du jeu pour éviter ces blessures. Plus les enfants maîtrisent bien le langage, plus les jeux de combat sont entrecoupés de sessions de négociations des règles du jeu.

L'observation des jeux de combat chez les animaux a conduit à la conclusion que ces jeux avaient plusieurs fonctions importantes. Premièrement, ils permettent d'exercer, dans un contexte amical, les comportements utiles à l'attaque et à la défense dans un vrai conflit. C'est en quelque sorte les jeux de guerre que se font entre eux les militaires en temps de paix. Pour être prêt à la guerre, il faut d'abord apprendre à maîtriser les stratégies d'attaque et de défense, puis maintenir la performance des troupes. Une deuxième fonction de ces jeux est de mesurer son niveau d'habileté en le comparant à celui des autres. Plus on se mesure avec des adversaires de qualité, mieux on peut estimer avec qui on a des chances de gagner un combat réel. Une troisième fonction des jeux de combat est le plaisir intrinsèque que ces gestes qui servent à l'attaque et la défense procurent. On peut penser à tous ces gens qui se mettent sérieusement à l'exercice physique comme le jogging et la natation : ils finissent par découvrir le plaisir de la souffrance physique qu'ils

demandent. Il en va de même les sports de combat comme la lutte gréco-romaine, le judo, la boxe, le rugby et le football américain. Les humains ont inventé ces sports, les pratiquent et les regardent parce qu'ils leur procurent du plaisir. Ils sont même prêts à payer très généreusement ceux qui par leur performance leur donneront le plaisir d'activer leurs neurones miroirs (voir chapitre 7) [209]. Le plaisir des gestes de combat joue possiblement le même rôle que le plaisir de manger. Il encourage à les répéter - et donc à faire ce qui est physiologiquement utile pour la survie.

Il me semble clair que les sports tels que nous les connaissons aujourd'hui sont des dérivés du besoin qu'ont les enfants de jouer à agresser. Les jeux d'agression conduisent à la définition de règles pour qu'ils ne dégénèrent pas en conflits réels. On a même fini par créer la fonction d'arbitre pour limiter les conflits à propos des règles et de leur respect - les jeunes enfants utilisent les parents comme arbitres lorsqu'ils estiment que le partenaire-adversaire n'a pas respecté le règlement. De mon point de vue, cette fonction des jeux de combat chez les jeunes enfants, qui consiste à leur permettre d'apprendre à contrôler leurs gestes d'agression et de défense, est possiblement la plus importante. On s'habitue à faire ces gestes avec retenue pour ne pas blesser l'autre de façon que le plaisir puisse se poursuivre. Dans cette perspective, les jeux de combat sont des moyens d'éduquer au contrôle de soi. C'est d'ailleurs pour cette raison, pour leur apprendre à se contrôler, qu'on tente parfois d'utiliser les arts martiaux avec des adolescents violents [246, 247]. Des études menées avec des animaux ont montré que les jeunes qui sont privés de contacts avec des pairs au début de la vie sont excessivement violents lorsqu'ils sont éventuellement mis en présence de pairs [248, 249]. C'est une belle démonstration de ce que l'on n'apprend pas à agresser par imitation. Ce que l'on apprend au contact des autres, c'est le respect de l'autre. Frans de Waal, le primatologue néerlandais, bien connu pour ses livres de vulgarisation [250, 251], m'a fait comprendre que les jeux de combat servent également à apprendre à se réconcilier. Lorsqu'on blesse un ami ou ses frères et sœurs dans un jeu de combat, il est plus facile de manifester de l'empathie

et d'apprendre à s'excuser que lorsque l'on blesse accidentellement un étranger.

Ces idées sont en opposition directe avec celle suivant laquelle les jeux qui impliquent des gestes d'agression augmentent la probabilité qu'un enfant non violent devienne violent. C'est la théorie de l'apprentissage sociale de l'agression qui depuis les années 1960 a conduit les psychologues et les psychiatres à recommander aux parents de ne pas acheter à leurs enfants des jouets qui représentent des armes. Bien que j'aie passé mon enfance à jouer à la guerre entre cow-boys et Indiens, trente ans plus tard j'ai suivi la mode et privé mes enfants de ces jouets terrifiants ! Mais les enfants ne manquent pas d'imagination et il suffit de bouts de bois pour qu'ils les transforment en pistolets, mitraillettes, épées ou flèches. Qui plus est, les expérimentations qui ont servi à confirmer la théorie de l'apprentissage social de l'agression chez les jeunes enfants utilisaient comme critère l'agression sur un ballon gonflable de forme humaine [252] !

LES JEUX DE COMBAT POUR LES GRANDS

Les études récentes suggèrent que les très jeunes enfants agressent spontanément et jouent à combattre aussi spontanément que les chatons et les chiots. Néanmoins, le plus extraordinaire est que ces jeux de combat auraient des effets inverses à ceux qu'on croyait. Ils n'apprennent pas aux enfants à devenir violents ; ils leur apprennent une merveilleuse alternative : la fiction.

Quel lien précis établir entre les jeux de combat et la fiction ? Le jeu est une forme de fiction : on fait « comme si ». Ce « comme si » est celui du théâtre, du cinéma ou des jeux vidéo qui donnent si bien l'illusion de la réalité. Pourtant, ce n'est pas la réalité. Même si on se laisse entraîner « comme si » on était dans l'histoire avec les comédiens ou avec la représentation graphique d'êtres humains, notre cerveau sait qu'il ne s'agit pas de la réalité, mais que nous sommes dans l'univers du « comme si », c'est-à-dire de la fiction. Nous aimons faire « comme si » et nous sommes tellement habiles à le faire que

nous nous laissons même « prendre » par les mots imprimés sur une page de roman. Évidemment, il y a un grand écart entre le jeu de combat des enfants de 3 ans et le cinéaste qui recrée le carnage des champs de bataille de la Première Guerre mondiale avec son arsenal d'effets spéciaux. Pourtant, d'une certaine façon, le cinéaste est simplement un ancien enfant de 3 ans qui a le talent et les moyens de faire encore mieux.

Le plus surprenant dans l'affaire reste toutefois qu'il y ait des consommateurs de ce genre de produits. On peut comprendre le plaisir pris à fabriquer le produit en question, à agir pour faire « comme si », mais quel plaisir y a-t-il à s'asseoir dans un fauteuil confortable pour regarder les autres faire comme s'ils se tuaient vraiment sur un champ de bataille ? La même question se pose pour les joueurs de rugby et les spectateurs d'un match. Il n'y a évidemment pas de réponse unique à cette question, mais il est probable que le spectateur participe au plaisir de l'acteur par un mécanisme similaire à celui des neurones miroirs, ces neurones du comportement moteur qui s'activent indépendamment du fait qu'on fasse le geste ou qu'on l'observe [209].

Quoi qu'il en soit des mécanismes précis impliqués, il me semble important de souligner ici que les êtres humains conservent jusqu'à l'âge adulte un attrait pour le jeu de combat qui apparaît à la petite enfance. Et ils ont développé une multitude de moyens, plus ou moins sophistiqués, pour satisfaire cet attrait, du combat de gladiateurs romains au match de rugby en passant par le théâtre, le roman et le cinéma. L'attrait demeure parce que les fonctions demeurent : jouer tout en accomplissant des gestes de défense et d'attaque, soi-même ou par procuration grâce à nos neurones miroirs. Les jeux de combat chez les jeunes enfants seraient ainsi des « instruments » permettant d'apprendre à réguler ses comportements violents et à anticiper des attaques éventuelles. Dans cette perspective, ils constitueraient également les premiers pas vers la création et la consommation d'ouvrages de fiction à contenu violent, comme les romans, les bandes dessinées, le cinéma ou les jeux vidéo. Il est probable que pendant le sommeil, nos rêves servent de complément à ces activités fictives de l'état d'éveil. Il est bien connu que le rêve n'est pas le propre de l'homme. On le constate aussi

bien chez les chiens, les chats et les rats. Le rêve doit donc avoir une fonction autre que d'offrir une fenêtre sur nos désirs inconscients. Le psychologue finlandais Antti Revonsuo a récemment proposé et testé l'hypothèse que les rêves, particulièrement les rêves menaçants, serviraient à développer et maintenir la capacité d'évitement des menaces réelles ou imaginées [253, 254]. Étant donné que nos jeux et notre consommation d'ouvrages de fiction alimentent nos rêves, ces derniers serviraient donc d'amplificateurs aux fonctions qui préparent aux conflits.

À lire et résumer par l'équipier C

*L'agression indirecte :
une alternative à l'agression physique*

Quelles alternatives l'enfant de 3 ans a-t-il lorsque le comportement d'un autre enfant le met en colère ? Il peut le gifler ; il peut lui crier des injures ; il peut se retirer et éviter cet enfant ; il peut se retirer et convaincre les autres enfants de ne pas jouer avec cet enfant qu'il n'aime pas ; enfin, il peut lui expliquer comment il se sent et pourquoi il se sent ainsi (« tu as pris mon jouet préféré », « tu as pris ma place », « tu es passé devant moi », « tu m'as volé mon ami », etc.). La première alternative (gifler) est une agression physique, la deuxième (crier des injures) est une agression verbale, la troisième (se retirer) est une fuite du conflit, la quatrième (se retirer et convaincre les autres de ne pas jouer avec l'enfant qu'il n'aime pas) est une agression indirecte ; enfin, la dernière (s'expliquer) est le premier pas vers une négociation des intérêts de chacun. La stratégie de la négociation est idéale si le partenaire est raisonnable, mais ce n'est pas la stratégie la plus fréquente à 3 ans, surtout entre deux enfants qui ne sont pas de bons amis. En revanche, c'est celle dont la fréquence augmente avec l'âge et qui va être encouragée par les adultes. Si elle augmente en fréquence avec l'âge, c'est qu'elle nécessite la maîtrise du langage, le contrôle de ses émotions et

qu'elle devient plus facile avec l'expérience. Cela dit, ces trois critères s'appliquent également à une autre stratégie, la quatrième, celle de l'agression indirecte qui peut avoir des conséquences plus graves qu'une agression physique.

À quel âge apparaissent les premières agressions indirectes ? Nous avons commencé à mesurer leur fréquence chez des enfants de 4 ans. Selon les mères, ces enfants utilisaient déjà les agressions indirectes suivantes : parler en mal d'un autre dans son dos ; devenir ami avec quelqu'un d'autre pour se venger ; convaincre les autres de ne pas jouer avec celui qui est visé ; convaincre les autres de détester celui qui est visé ; dire à une troisième personne les secrets de l'enfant qui est visé. Ma collègue Sylvana Côté a dirigé l'étude du développement des agressions indirectes et des agressions physiques chez 1 183 enfants représentatifs de la population canadienne. Ces travaux ont montré que la fréquence de l'agression indirecte augmentait de façon substantielle entre 4 et 10 ans et que les enfants pouvaient être divisés en deux groupes : ceux dont l'augmentation de la fréquence est très rapide (32 %) et ceux dont la fréquence des agressions indirectes demeure faible au cours de ces six années [255]. Elle a aussi examiné le lien entre le développement de l'agression indirecte entre 4 et 10 ans et le développement de l'agression physique entre 2 et 10 ans. Ses résultats révèlent un phénomène intéressant : la fréquence de l'agression physique diminue quand la fréquence de l'agression indirecte augmente.

Avec l'âge, les enfants semblent donc remplacer l'agression physique par l'agression indirecte. C'était clairement le cas pour 18 % d'entre eux. Cependant, la très grande majorité de ceux qui maintenaient un niveau élevé d'agression physique augmente également la fréquence de leurs agressions indirectes, alors que ceux qui ont toujours eu un faible niveau d'agression physique maintiennent un niveau faible d'agression indirecte. On peut donc dire que l'âge, la maîtrise du langage, le contrôle des émotions et l'expérience facilitent la réduction de la fréquence de l'agression physique, mais que ces mécanismes facilitent également l'apparition et l'augmentation de l'agression indirecte.

Les études menées auprès d'adolescents et d'adultes montrent que l'agression indirecte est relativement répandue dans toutes les formes d'interactions sociales. J'aime dire que c'est la forme d'agression la plus fréquente dans l'univers social que je connais le mieux : les universités et la communauté des scientifiques, mais je suis convaincu que ce n'est pas pire qu'ailleurs. Les médias nous rappellent constamment que le monde de la politique et celui des affaires ne sont pas épargnés, sans parler des cercles mondains. Entre êtres humains, les tentatives d'assassinat par destruction de réputation sont beaucoup plus fréquentes que les tentatives d'assassinat par agression physique. Dans son ouvrage sur les hommes de sciences du XVIII^e siècle, Elisabeth Badinter montre d'ailleurs très bien le rôle que les femmes jouent dans ces agressions [256, 21, 24].

Les différences entre les sexes

« En tout ce qui tient au sexe, la femme et l'homme ont partout des rapports et partout des différences... la seule chose que nous savons avec certitude est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espèce, et que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe. »

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile* [3].

Au cours des chapitres précédents, j'ai évité de décrire trop systématiquement les différences entre garçons et filles. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de différences importantes entre les jeunes des deux sexes ; c'est plutôt parce que ces différences sont très importantes et qu'il est préférable d'en discuter après avoir établi les grandes tendances pour l'ensemble des enfants.

Les études sur le développement de l'agression physique chez les filles et les garçons montrent que les jeunes des deux sexes suivent essentiellement les mêmes trajectoires, mais que la proportion de filles et de garçons varie selon les trajectoires.

On aura deviné qu'il y a beaucoup moins de filles que de garçons sur les trajectoires d'agression chronique et qu'il y a beaucoup plus de filles sur les trajectoires de faible agression [95, 112, 152, 184]. De plus, les filles qui sont sur les trajectoires d'agression chronique ont tendance à utiliser ces comportements moins fréquemment que les garçons. Enfin, les trajectoires des filles comparées à celles des garçons ne permettent pas de prédire aussi bien les problèmes d'agression à l'adolescence parce que les filles utilisent l'agression physique beaucoup moins que les garçons à partir du début de la puberté (voir chapitre 5, les agresseurs chroniques de 6 à 12 ans).

Les études sur les différences de fréquence d'agression entre filles et garçons selon l'âge révèlent des modèles particulièrement intéressants [170]. (Les garçons utilisent l'agression physique toujours plus que les filles.) Cette différence est la plus faible à 2 ans, elle augmente avec l'âge jusqu'à l'adolescence, puis diminue de la fin de l'adolescence jusqu'à l'âge adulte. On observe la même tendance selon l'âge pour l'agression indirecte, mais le sexe dominant est inversé : la différence entre les sexes augmente de la petite enfance à l'adolescence, elle diminue ensuite de l'adolescence à l'âge adulte, mais, cette fois, ce sont les filles qui utilisent cette forme d'agression plus que les garçons.

Pourquoi de telles différences ? Il faudrait au moins un livre entier pour faire justice à ce sujet, mais il est important d'esquisser ici certaines grandes lignes, car ces différences entre les sexes donnent une idée des processus qui sont en cours [170, 257, 258]. Commençons par la génétique. C'est évidemment la génétique qui détermine si on est de sexe féminin ou masculin. Les différences entre les sexes sont largement associées aux différences hormonales qui façonnent le cerveau dès la période fœtale et qui continuent d'influencer son fonctionnement tout au long de la vie. La testostérone est une de ces hormones. Elle masculinise le cerveau des garçons pendant la vie fœtale et ferait de même pour les filles si, par accident, la mère consommait des produits qui augmentent le niveau de testostérone du fœtus féminin. Plusieurs études ont été réalisées sur ces cas. On a observé alors que les filles masculinisées par une augmen-

tation de la testostérone pendant la vie foetale tendaient à avoir des comportements plus masculins tout au long de leur développement [259-261]. Ces phénomènes avaient déjà été observés chez les rats il y a bien longtemps [262].

La testostérone est en quelque sorte le carburant qui fait que les hommes ont des muscles plus puissants et qu'ils sont plus aptes à combattre. On qualifie ces différences entre les sexes de « dimorphisme sexuel ». Celui-ci est plus ou moins important selon les espèces, chez les mammifères comme chez les oiseaux, mais ces différences ne se limitent pas à la grosseur des os et des muscles, on les observe également au niveau de la taille et du fonctionnement du cerveau. Les femmes étant en moyenne plus petites que les hommes, elles ont en moyenne un cerveau plus petit, mais, comparativement aux hommes, certaines régions de leur cerveau tendent aussi à être proportionnellement plus développées alors que d'autres tendent à l'être moins [263-266].

J'ai dit que plus on approche de l'adolescence, et plus il y a de différences dans les formes d'agression entre les filles et les garçons. Ces derniers vont avoir tendance à utiliser la force physique alors que les filles vont avoir plutôt tendance à utiliser les agressions indirectes, c'est-à-dire des agressions qui évitent d'avoir à se confronter à la victime. Les différences entre les filles et les garçons concernant le langage et le contrôle des émotions sont bien connues. Dans l'un et l'autre domaine, elles ont un développement plus rapide et sont plus compétentes même à l'âge adulte [170, 172, 267, 268, 49]. Or nous avons vu que les filles apprennent également plus tôt à utiliser les alternatives à l'agression physique, dont l'agression indirecte qui demande d'être plus apte à contrôler ses émotions et à utiliser le langage de façon habile. À l'inverse, on sait également que la testostérone est associée de façon négative à la performance verbale et au contrôle de soi [267, 269]. Il n'y a qu'un pas à franchir pour suggérer que la capacité qu'ont les filles, comparées aux garçons, de mieux apprendre les alternatives à l'agression physique vient d'un long processus au cours de l'évolution qui s'exprime tant au niveau hormonal qu'au niveau de la physiologie et du fonctionnement du cerveau. Ce long processus de

sélection n'affecte pas directement l'agression physique ; il affecte un ensemble de mécanismes qui contribuent à l'apprentissage d'alternatives à l'agression physique, comme le niveau de testostérone, l'organisation physiologique du cerveau, le langage et le contrôle de soi.

Néanmoins, ce développement se fait aussi dans un environnement qui tend à le soutenir. Ce soutien, on l'attribue généralement aux parents que l'on blâme souvent pour leur éducation sexiste [270, 271, 272]. Il serait surprenant que la nature ait laissé aux parents la responsabilité du développement des comportements « féminins » et « masculins » de leurs enfants.

Si c'était le cas, la vague de féminisme qui s'est répandue en Occident depuis les années 1960 aurait considérablement réduit les écarts de comportements entre garçons et filles. Nos études sur le développement de l'agression physique au cours des trente dernières années montrent à l'inverse que ces écarts permettent toujours très bien de distinguer entre les deux sexes.

On oublie souvent, par ailleurs, que les pairs sont l'un des plus puissants supports environnementaux de la socialisation. La psychologue Eleonore Maccoby a consacré une partie importante de sa carrière à étudier ce phénomène [273]. Elle montre bien comment, dès le début de la vie, les garçons et les filles sont attirés par leurs semblables. À chaque génération, les uns et les autres recréent à leur façon une culture masculine et une culture féminine. Le cerveau de la petite fille prend plus de plaisir quand il est confronté au comportement d'une petite fille de son âge que lorsqu'il l'est au comportement d'un petit garçon du même âge. La discrimination selon le sexe dans les jeux n'est pas imposée par les adultes, et c'est par le jeu que les enfants apprennent à prendre leur place dans leur groupe de pairs. L'abolition de la ségrégation dans les écoles selon le sexe n'a pas aboli la ségrégation dans les cours d'école ou dans les relations amicales. Le meilleur ami d'un garçon est très rarement une fille, et *vice versa*. Dès la petite enfance, les filles préfèrent jouer à des jeux de filles et les garçons à des jeux de garçons. En quoi, d'ailleurs, serait-il surprenant que les enfants n'aient pas besoin de leurs parents pour choisir les activités qu'ils préfèrent ? Si vous observez de jeunes singes macaques,

vous verrez qu'ils pratiquent les mêmes discriminations sexuelles que les enfants humains sans que leurs parents interviennent : les jeunes femelles sont attirées par des nouveau-nés alors que les jeunes mâles ne le sont pas. Qui leur a dit leur sexe ? Comment ont-ils fait pour savoir à quel rôle ils doivent se préparer pour l'avenir (voir [274, 32]) ?

Si je souligne ces différences entre les sexes et leurs mécanismes, ce n'est pas simplement pour affirmer que les filles ont plus de facilité à apprendre les alternatives à l'agression physique. C'est aussi pour faire comprendre que les différences entre garçons, comme les différences entre filles, pourraient s'expliquer par les mêmes mécanismes. On ne peut pas avancer que le succès ou l'échec de l'apprentissage d'alternatives à l'agression est dû au développement du langage ou alors à l'attachement parent-enfant, ou encore au contrôle des émotions, au niveau de testostérone ou enfin au fait qu'il s'agit d'une fille : tous ces facteurs sont, en effet, interreliés. Néanmoins, toutes choses égales par ailleurs, les filles ont en général plus de facilité que les garçons, les enfants qui manient bien le langage ont plus de facilité que les autres, tout comme les enfants qui ont de bonnes relations avec leurs parents et ceux qui ont un meilleur contrôle de soi. On peut donc prédire que les agressions physiques des jeunes enfants qui présentent quelques-unes des caractéristiques que je viens de citer disparaîtront presque entièrement avec l'âge. À l'inverse, et dans une perspective de prévention, on peut affirmer que les garçons qui ont des retards de développement du langage, des problèmes de contrôle de soi, qui agressent plus souvent que la majorité et qui vivent dans une famille dysfonctionnelle devraient bénéficier le plus rapidement possible et le plus intensément possible d'un soutien veillant à leur bon développement physique, cognitif, émotionnel et social.

Attention, toutefois : ce serait une grave erreur de conclure que les interventions de soutien précoce doivent cibler uniquement les garçons. Au contraire, les filles qui ont des difficultés de contrôle de soi à la petite enfance doivent, elles aussi, être très bien soutenues. En effet, ce sont elles qui, très probablement, risquent de produire la prochaine génération d'enfants présentant de sérieux problèmes d'adaptation. Je parle ici du

phénomène de transmission intergénérationnelle qui s'appuie largement sur les difficultés d'adaptation des filles. Le pédopsychiatre suisse Lucien Bovet a été l'un des premiers à souligner ce phénomène dans son rapport sur la prévention de la délinquance commandée par l'Organisation mondiale de la santé lors de sa création en 1948 [275]. Les études longitudinales réalisées par la suite ont confirmé que les filles qui ont des problèmes de comportement à l'enfance et à l'adolescence sont à haut risque d'échouer à l'école, de choisir des partenaires sexuels qui ont des problèmes semblables, d'être enceintes tôt, de négliger leur santé pendant leur grossesse, de devenir mères monoparentales, souvent même pendant leur grossesse, et, enfin, de négliger leur enfant après sa naissance [142, 89, 153, 171, 276] – les facteurs de risque des trajectoires d'agression chronique illustrent bien ce dernier point (voir chapitre 6). Rappelons aussi que les interventions efficaces à long terme ciblent ces jeunes femmes idéalement dès le début de leur première grossesse (voir chapitre 7). Il convient donc bien de soutenir le plus tôt possible ces jeunes femmes enceintes qui n'ont pas reçu le soutien qui leur aurait permis d'avoir une enfance et une adolescence les préparant à la vie adulte.

*Les êtres humains deviendront-ils enfin
de bons sauvages ?*

L'erreur de Rousseau

Je voudrais terminer ce livre en faisant le lien entre philosophie et éducation des enfants. J'ai dit en préface que le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* avait rendu Rousseau célèbre parce que, en plein cœur du siècle des Lumières, il accusait les arts et les sciences d'être la cause des malheurs de l'humanité [277]. Il est vrai qu'en se démarquant des autres encyclopédistes il pouvait attirer davan-

tage l'attention, mais, pour cela, il fallait que sa thèse rencontre une attente dans la population des « lettrés » de l'époque. J'ai dit aussi qu'à mon avis la satisfaction de cette attente avait été la première raison du succès de Rousseau. Rousseau est celui qui dit ce que chacun préfère croire – par exemple, que les hommes étaient plus heureux avant de vivre en société, quand ils n'avaient pas à composer avec les autres, qu'ils étaient libres de profiter à volonté des fruits de la terre ; que c'est la société qui est corrompue et qui nous corrompt.

Cette idée du bon sauvage qui file le parfait bonheur est encore omniprésente dans les débats contemporains sur la violence de nos sociétés. Qu'entend-on dire aujourd'hui sinon que tout allait mieux dans le passé, que la modernité déshumanise, que la violence est le produit des inégalités, que la vie en société a produit la compétition entre les hommes, que cette compétition conduit à l'inégalité qui, elle-même, conduit à la violence, que les pauvres deviennent violents parce qu'ils sont frustrés d'être dominés et de ne pas avoir accès aux ressources ? Personne n'a résumé aussi bien que Rousseau les origines du lien entre vie civile, inégalité et violence [278] : « Le premier qui ayant enclos un terrain, s'avisait de dire, ceci est à moi, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères & d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne ! » Rousseau savait très bien qu'il est impossible de connaître avec certitude les origines de l'homme. Il l'écrit d'ailleurs dans la préface de son discours : « Et comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la nature, à travers tous les changements que la succession des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de son propre fonds d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son état primitif ? » Rousseau a choisi l'idée inverse de celle que Hobbes avait proposée un siècle plus tôt [13]. Il s'est servi des images du bon sauvage que certains explorateurs rapportaient, ignorant

tous les récits de voyage qui faisaient état de la violence inouïe des « bons sauvages » [279]. Voltaire le lui rappelle quand il écrit : « J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie ; vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. Vous peignez avec des couleurs bien vraies les horreurs de la société humaine dont l'ignorance et la faiblesse se promettent tant de douceurs. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes, que vous et moi. Je ne peux plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement parce que les maladies auxquelles je suis condamné me rendent un médecin d'Europe nécessaire secondement parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie où vous devriez être » ([280] « Voltaire à Rousseau, lettre du 30 août »).

À lire et résumer par l'équipier D

La fragilité du vernis social et la résilience de la violence

Quand les résultats de nos études m'ont fait comprendre la fréquence de l'agression physique à la petite enfance et sa diminution avec l'âge, j'ai mesuré l'ampleur de l'erreur de Rousseau mais aussi de la théorie de l'apprentissage social de la violence que nous avons tout naturellement acceptée et qui se répète quotidiennement dans les médias. En fait, c'est l'erreur que nous faisons tous quand nous blâmons la société d'être responsable de ce qui nous déplaît. La comparaison de la violence dans nos sociétés et dans les sociétés passées, aussi bien que la comparaison de la violence des jeunes enfants et des plus vieux montre pourtant bien qu'avec le temps les interactions sociales

favorisent les comportements civils. Cela dit, ce vernis social que nous acquérons avec l'âge et avec les générations est loin d'être aussi résilient qu'on aimerait bien le croire. Cette affirmation peut paraître surprenante compte tenu de mes conclusions précédentes. Étant donné que la fréquence des agressions physiques diminue avec l'âge pour la très grande majorité des enfants et que ces enfants se retrouvent dans des sociétés de moins en moins violentes, je devrais en conclure qu'éventuellement nous aurons un jour des sociétés pratiquement sans aucune violence. Or je suis loin d'arriver à une telle conclusion, même si je ne dis pas qu'il va y avoir de plus en plus de violence et que le pire est à venir (voir chapitre 7, [281, 282, 200]). Nous l'avons vu, tous les enfants utilisent l'agression physique au début de la vie. La machine biologique de ceux qui naissent aujourd'hui n'est pas très différente de celle dont on héritait au xv^e siècle ou il y a plusieurs milliers d'années. Un enfant qui naît aujourd'hui a une organisation biologique qui lui permet de devenir un redoutable chasseur de bêtes féroces aussi bien qu'un redoutable joueur d'échecs. [C'est l'environnement dans lequel il évolue qui lui apprendra les règles du jeu de la survie. S'il naît dans un environnement où l'agression physique est importante pour survivre, il apprendra à bien se contrôler pour mieux agresser ; s'il naît dans un environnement qui interdit l'agression physique, il apprendra à bien se contrôler pour utiliser des alternatives à l'agression physique.] Cela étant, même cet enfant sera toujours prêt à revenir aux agressions physiques si elles lui sont nécessaires. Et c'est encore là que l'environnement sera décisif.

Prenons l'exemple d'un conflit qui éclate après deux cents ans de paix et qui force les pays d'Europe à mobiliser un grand nombre de jeunes pour aller combattre. Ces jeunes qu'on verra défiler fièrement l'arme à la main sur les Champs-Élysées le 14 juillet seront entraînés pour tuer l'ennemi. S'ils n'étaient pas nés avec une organisation biologique prête à exprimer la colère et à agresser, il serait extrêmement difficile de les y amener. Si le problème ne se pose pas, c'est que cet entraînement pour la guerre se construit sur les bases biologiques « primitives » que nous avons tous à la naissance et ce depuis que le singe que nous étions est devenu humain. Les jeunes de 2 150 pourront

apprendre aussi bien que ceux des deux dernières guerres mondiales à risquer leur vie et à tuer pour défendre l'intérêt de leur patrie – intérêt qui deviendra évidemment le leur lorsqu'ils feront face à l'ennemi. La facilité avec laquelle on apprend à tuer dans une situation de guerre est probablement fortement liée à la trajectoire d'agression physique qu'on a suivie. Ceux sur une trajectoire d'agression faible seront probablement beaucoup moins habiles que ceux sur une trajectoire d'agression fréquente, mais il est probable que ceux qui présenteront un déficit insurmontable seront très rares.

Il n'est pas nécessaire d'avoir un nouveau conflit mondial pour mettre à l'épreuve cette hypothèse. Plusieurs expériences ont été menées depuis la Seconde Guerre mondiale pour comprendre comment des jeunes issus des pays les plus civilisés de l'histoire de l'humanité pouvaient commettre des atrocités. On s'attend toujours spontanément à ce que des êtres humains civilisés du *xx^e* siècle ne se comportent plus comme par les siècles passés ; or ce n'est pas le cas. Philip Zimbardo et ses étudiants ont mené une expérience célèbre sur ce sujet à l'Université Stanford en 1971, c'est-à-dire en plein cœur de la guerre du Vietnam [283]. Il a invité des étudiants de Stanford à participer à une expérience sur la vie en prison. Les étudiants choisis n'avaient pas de problèmes de santé physique ou mentale, ils n'avaient pas d'histoire de violence, ils n'avaient jamais consommé de drogue et ils n'avaient commis aucun crime. Les chercheurs voulaient voir si « la crème de la crème » pouvait résister à l'appel des comportements cruels.

Ces valeureux jeunes hommes savaient qu'une procédure de choix au hasard déterminerait s'ils seraient gardiens de prison ou prisonniers pendant une période de deux semaines. Les prisonniers devaient travailler huit heures par jour sous la supervision des gardiens. Les chercheurs ont tout mis en place pour que la situation soit le plus réaliste possible : uniformes de prisonniers et de gardiens ; numéros pour identifier les prisonniers ; prisonniers menottés ; gardiens avec lunettes fumées et armés de bâtons, etc. Tout a admirablement bien fonctionné. Le comportement des gardiens est rapidement devenu tellement dégradant, sadique et violent que les chercheurs ont dû mettre

fin à l'expérience au bout de six jours ! Les jeunes hommes que le hasard avait faits « gardiens » étaient, au départ, identiques à ceux que le hasard avait faits « prisonniers ». Aucun de ces jeunes n'était sur une trajectoire d'agression physique chronique. Les gardiens n'avaient pas reçu de formation au sadisme et pourtant, plusieurs d'entre eux ont avoué, suite à l'expérience, qu'ils avaient éprouvé du plaisir à se comporter ainsi. Les chercheurs avaient pris le soin de filmer l'expérience et d'enregistrer les conversations. Ce matériel leur a permis de comprendre que l'expérience ne pouvait être poursuivie. Il montre aussi à qui les regarde aujourd'hui que les comportements dégradants de ces jeunes universitaires sont identiques aux comportements observés récemment chez certains militaires américains dans la prison d'Abu Ghraib, en Irak [284, 285].

Cette expérience et plusieurs autres ([286] p. 193-237) attestent que les gens les plus normaux peuvent utiliser les pires des violences. Pourquoi ? Zimbardo répond : « C'est la situation qui détermine le comportement. » Je suis d'accord, mais ce comportement n'est pas appris en situation, il appartient au répertoire des jeunes enfants et il est largement pratiqué durant la petite enfance. [Notre environnement nous apprend à nous comporter autrement et, généralement, nous arrivons à nous y tenir presque tout au long de notre vie. Mais il suffit qu'on se retrouve dans un environnement qui permet la violence, qui la sollicite, la soutient ou l'exige, et notre réflexe d'agression physique réapparaît] [287, 288, 289]. Les comportements d'agression sont des conduites extrêmement résilientes. La socialisation de ces conduites se fait relativement bien pendant la petite enfance et l'enfance, mais ce n'est malheureusement qu'une couche de vernis qui peut facilement craquer sous la pression de la situation. L'humanité ne se divise pas en « bons » qui n'auraient jamais appris à être violents et en « méchants » qui auraient appris à l'être. En revanche, il y a des gens qui apprennent mieux que d'autres les alternatives à la violence physique, il y a des gens qui se retrouvent plus souvent que d'autres dans des situations qui sollicitent l'agression et il y a la majorité d'entre nous qui avons la chance de ne pas nous retrouver dans une situation où la violence est sollicitée. Même ce dernier groupe

n'est pas, et ses descendants non plus, à l'abri de comportements violents. Les êtres humains devront toujours rester très vigilants pour éviter et désamorcer les conflits s'ils veulent réduire au maximum la violence physique, sans parler de toutes les autres formes de violences que notre cerveau s'ingénie à trouver.

À lire par tous

Pour récapituler

Le principal objectif de ce livre était de faire la synthèse de nos connaissances sur les origines, le développement et la prévention de l'agression chronique. Ce dernier chapitre change de perspective : son objectif est de mettre en évidence le développement de l'agression physique chez la majorité des enfants et d'explorer les mécanismes qui permettent de prévenir la violence des individus qui ont un développement « normal ».

— *Tous les jeunes enfants utilisent spontanément l'agression physique à partir de la fin de la première année ; la très grande majorité d'entre eux réduisent la fréquence de leurs agressions après la troisième année à mesure qu'ils apprennent des conduites alternatives.*

— *Les mécanismes impliqués dans ces apprentissages sont complexes. Ils s'appuient largement sur la maturation du cerveau qui permet le développement du langage et la régulation des émotions, mais ils s'appuient également sur la réaction des victimes et des adultes, sur l'expérience de la douleur physique, sur l'apprentissage de l'agression indirecte et, enfin, sur la capacité de transformer les gestes d'agression en activités ludiques.*

— *Très peu de travaux de recherche portent sur les mécanismes d'apprentissage des alternatives à l'agression physique pendant la petite enfance. Cette absence s'explique par le fait que les recherches partent du postulat que les enfants apprennent à agresser physiquement plutôt qu'à ne pas agresser. De nombreuses études seront nécessaires pour comprendre les multiples*

facteurs en jeu dans cet apprentissage. Elles seront particulièrement importants pour arriver à mettre au point des pratiques éducatives efficaces pour les jeunes enfants présentant une trajectoire d'agression chronique. Les recherches les plus utiles seront probablement celles qui comparent différentes formes d'interventions préventives. À titre d'exemple, il serait utile de comparer l'efficacité de trois types d'interventions, disons entre 12 et 36 mois, pour l'apprentissage d'alternatives à l'agression physique, à savoir : le soutien au développement du langage, le soutien au développement des fonctions exécutives et le soutien au développement des jeux de combat. L'étude des différences entre les sexes pour le développement des alternatives à l'agression physique est également de première importance et doit être développée. Les filles ont tendance à apprendre plus rapidement que les garçons et elles apprennent plus rapidement l'agression indirecte que les garçons. Étant donné que cette forme d'agression nuit à la qualité des interactions sociales et peut avoir des conséquences graves, il sera important de comprendre comment on peut diminuer son utilisation dès l'apparition de ses premières formes. Il faudra aussi comprendre les effets à long terme de telles interventions. Avec un peu de cynisme, on peut estimer qu'il est important de maintenir la capacité tant d'agresser de façon indirecte que d'agresser physiquement.

— L'idée que les jeunes apprennent à être violents par consommation d'œuvres de fiction à contenu agressif ou par pratique de jeux de combat (réels ou électroniques) s'appuie sur la théorie de l'apprentissage social de l'agression. Mais il est difficile de défendre cette idée une fois qu'on a constaté que la fréquence des agressions physiques est à son maximum au début de la vie et qu'elle diminue avec l'âge, alors que la consommation d'œuvres de fiction à contenu agressif ou de jeux de combat augmente avec l'âge. Il est fort possible que les jeux qui simulent la violence (jeux de combat, sports, théâtre, romans, cinéma, jeux vidéo) jouent un rôle important dans notre apprentissage des moyens de vivre sans violence aussi bien que dans le soutien de notre capacité à utiliser la violence quand elle est nécessaire. Les recherches sur le sujet tentent de démontrer les effets négatifs de la fiction à contenu violent. On gagnerait à étudier sérieu-

sement l'idée que la fiction à contenu violent puisse avoir de effets bénéfiques pour la majorité d'entre nous, même si elle est nuisible à une minorité. Pour continuer à réduire la fréquence de la violence dans nos sociétés, il me semble nécessaire d'arriver à une lecture plus juste de la nature humaine que l'idéalisme à la Rousseau qui rêve d'un homme demeurant pur et bon comme à sa naissance en se protégeant de ceux qui ont été corrompus par la vie civile. L'homme civilisé est en quelque sorte un miracle. Il naît avec une organisation biologique créée par des millions d'années de combats sanglants, il arrive à vivre d'une façon relativement paisible avec ses concitoyens, il finit même par croire qu'il a été créé pour être un pur esprit. Les infortunés qui sont le plus loin de cet idéal sont vus soit comme des monstres, soit comme des victimes d'une société monstrueuse. Mais nous comprendrons les mécanismes du développement humain mieux nous pourrions aider ces infortunés.

— *Les mécanismes qui sont en jeu dans l'agression physique s'appliquent à chacun d'entre nous.* La violence universelle à la petite enfance se maîtrise petit à petit, mais elle demeure une

option. (C'est pourquoi la prévention de la violence doit se faire sur deux fronts : celui du soutien précoce, intensif et soutenu aux plus fragiles, et celui d'une vigilance constante pour prévenir et désamorcer les sources de conflits entre les individus et les groupes.) Les cinquante dernières années de recherche sur les origines, le développement et la prévention de la violence prouvent qu'il faut éviter de prendre pour acquis que la simple réflexion et les débats d'opinion peuvent régler les grands problèmes de l'humanité. Les causes apparemment les plus évidentes ne le sont pas nécessairement. Rien de mieux que de bonnes expériences pour se donner des points d'appui sur lesquels construire.

POSTFACE

Le trouble des conduites : controverse autour d'une expertise

« Tous se mobilisèrent pour l'honneur de la France, de Descartes et de la science qui, à leurs yeux, ne faisaient qu'un. »

Elisabeth BADINTER ([256] p. 26 v.1).

Pour ne pas distraire le lecteur intéressé par l'état des connaissances sur la violence des jeunes, j'ai tenté de mentionner le moins possible la controverse qui a suivi la publication de l'expertise collective de l'Inserm [4] et qui m'a ultimement décidé à écrire ce livre. Réservant cette discussion pour la postface, je me permettrai dans les pages qui suivent de renvoyer à tel ou tel chapitre suivant les thèmes abordés.

C'est donc en juin 2004 que j'ai reçu une invitation de l'Inserm pour participer au comité d'experts sur le trouble des conduites. Je ne connaissais pas cette activité de l'Inserm. J'ai d'abord été surpris que cet organisme s'attaque à ce problème, sachant qu'il n'y a quasiment pas de recherches sur ce trouble en France, puis j'ai pensé que la France pouvait vouloir s'approprier les meilleures connaissances sur le sujet, même si celles-ci étaient produites à l'étranger. Après tout, les cliniciens français qui traitent le cancer ou les maladies coronariennes n'utilisent certainement pas que des découvertes « made in France » pour soigner leurs patients ! Comme je craignais tout de même que le comité se concentre exclusivement sur le très petit nombre d'études françaises disponibles, j'ai hésité avant d'accepter l'invitation. Le matériel de préparation que j'ai reçu du personnel de